

LES SOVIETS PROCLAMENT QUE "TOUT LE POUVOIR" LEUR APPARTIENT

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.552. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Samedi
10
NOVEMBRE
1917

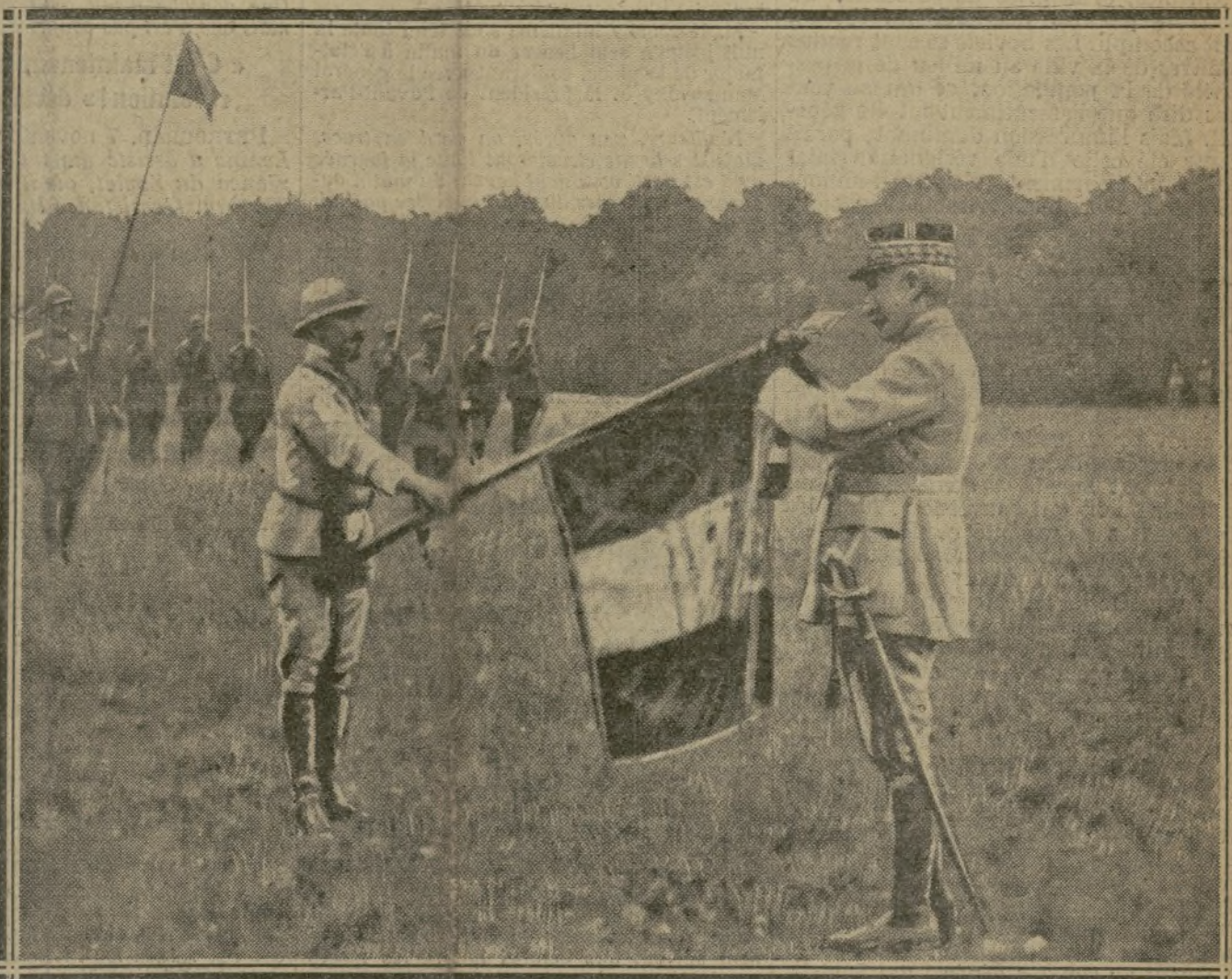
RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

LA REMISE DE LA PREMIÈRE FOURRAGÈRE ROUGE



LA FOURRAGÈRE AU FANION DE L'ARTILLERIE MAROCAINE

La première fourragère rouge échoit au premier régiment de marche de la légion étrangère, seul jusqu'à présent à réunir les six citations obligatoires. Ce régiment fait partie de la division marocaine où figurent à côté de lui : avec la fourragère jaune, le 8^e zouaves,



LE G^e PETAIN REMET LA FOURRAGÈRE ROUGE A LA LÉGION ÉTRANGÈRE



LES 4 DRAPEAUX DE LA DIVISION MAROCAINE QUI REPRÉSENTENT 16 CITATIONS

qui a quatre citations, et, avec la fourragère verte et rouge, le 4^e et le 7^e tirailleurs, qui en ont trois, puis l'artillerie de la division, qui est titulaire de deux citations. Il faut 2 citations pour la fourragère verte et rouge ; 4 pour la jaune ; 6 pour la rouge.

LE COUP D'ÉTAT DES MAXIMALISTES

"Tout le pouvoir nous appartient" disent les Soviets

Lenine fait partie du bureau désigné par les extrémistes

Les événements de Petrograd sont confirmés, et la prise de possession du pouvoir par les maximalistes est un fait accompli. Les Soviets se sont rendus maîtres de la ville au milieu de la passivité de la population, ce qui ne veut pas dire que l'assentiment ait été général. Mais l'impression dominante paraît avoir été celle d'une résignation fataliste à un événement qu'on avait annoncé d'avance comme inévitable et que tout le monde a laissé s'accomplir. Petrograd n'a pas encore retrouvé son aspect normal, mais, dès jeudi soir, la circulation avait repris dans les rues, où l'ordre est à peu près respecté.

Une indication intéressante sur l'état d'esprit qui a permis au maximalisme de triompher s'est aisément nous est donnée par les Cosaques. Ceux-ci, en effet, avaient proclamé leur « neutralité armée » en face du coup de force du Soviet et s'étaient bornés à demander « un gouvernement qui gouverne ». Ainsi les défaillances de volonté et d'énergie de Kerensky avaient découragé peu à peu les partisans de l'ordre.

Il importe de noter cependant qu'une protestation s'est déjà élevée : c'est celle du comité central des députés paysans, qui a déclaré qu'il refusait de reconnaître le nouveau pouvoir et qui a invité ses adhérents à le suivre. Ce mouvement sera-t-il suivi ? D'autres organisations appuieront-elles le parti socialiste révolutionnaire et M. Avksentief ? Pour le moment, les nouvelles qui arrivent de Russie sans être contrôlées sont extrêmement rares, et la situation politique et morale des grandes villes de province, de même que l'accueil qu'elles ont fait aux événements de Petrograd, sont encore un mystère.

Quant au congrès général des Soviets, dont la réunion a été l'occasion de la chute de M. Kerensky, la réalité du pouvoir est passée entre ses mains. Il a procédé à la constitution d'un bureau, qui sera sans doute l'embryon du gouvernement révolutionnaire. Naturellement Lenine, Trotsky et Zinovief font partie de ce bureau, où les maximalistes ont quatorze sièges sur une vingtaine. Il faut donc attendre à ses actes le nouveau « gouvernement du peuple par le peuple », dont Maxime Gorki, dans la *Nouvelle Vie*, demandait depuis plusieurs mois la formation.

Cependant Kerensky paraît avoir réussi à s'échapper, tandis que la plupart de ses collègues étaient arrêtés, exactement comme l'avaient été en mars les ministres de Nicolas II. Le bruit court que l'ancien dictateur serait allé au front retrouver les troupes sur la fidélité desquelles il croit pouvoir compter. Ainsi, par un singulier retour des choses, le voilà dans la même situation où se trouvait il y a deux mois le général Kornilof. — J. B.

La journée et la nuit du 7 novembre

Ainsi que nous l'avons annoncé hier, le coup de force du Soviet a débuté le soir du 6 novembre par l'occupation de certains points, comme le central téléphonique et l'agence Vestnik ; puis, au cours de la nuit, devant le succès de l'entreprise, s'affirma une organisation méthodique : occupation de la capitale, des banques, gares, etc. Le 7, au matin, les opérations se développent rapidement. A dix heures, par une proclamation, le comité révolutionnaire militaire annonce la chute de l'ancien gouvernement et la prise du pouvoir par les Soviets.

CE QU'ON DIT AU PALAIS-BOURBON

Une grande animation a régné, hier après-midi, dans les couloirs du Palais-Bourbon. Les nouvelles parvenues de Russie y faisaient l'objet de la plupart des conversations. Quelques parlementaires ont bien voulu nous faire part de leurs impressions.

M. MOUTIER, socialiste. — Deux faits sont à la base du mouvement maximaliste : la non réalisation des réformes agraires, et le refus des Alliés de reviser leurs buts de guerre.

« Lorsque nous sommes revenus, mes amis et moi, de notre visite en Russie, nous avons insisté pour aller à Stockholm. Je pense que nos arguments auraient fait comprendre aux Russes que toute paix était impossible. »

« Aujourd'hui le mal existe. »

« Que va-t-il advenir ? La situation économique de la Russie est telle qu'il est impossible de pronostiquer quoi que ce soit. »

M. RAFFIN-DUGENS, socialiste kienthalien. — On a trop méprisé chez nous l'action des Soviets. On aurait dû prendre au sérieux leur proposition de réunion à Stockholm et permettre ainsi aux socialistes de tous les pays de faire connaître leurs aspirations. C'est là une des causes des événements actuels.

« Je crois, maintenant, qu'arrivé au pouvoir et placé en face de ses responsabilités, Lenine hésitera à conclure la paix séparée qui mettrait nos pays sous la domination allemande et amènerait inévitablement le retour du tsarisme. »

M. BARTHE, socialiste. — Je regrette le départ de Kerensky et je me demande où peut aboutir une révolution dont le principal directeur semble être la cupidité, et l'idéal : le partage des terres.

M. MAURICE AZAM, radical-socialiste. — Tout ce que nous pouvons encore espérer de la Russie c'est un barrage assez puissant

Cependant, l'ancien gouvernement continue à siéger au Palais d'Hiver, contre lequel le Soviet n'a encore rien tenté.

M. Kerensky lui-même s'est tenu toute la nuit jusqu'à sept heures du matin à l'état-major de la place, conférant avec le général Manikovsky et le président de l'avant-Parlement.

D'ailleurs, peu après, on perd sa trace, mais des bruits circuleront toute la journée qu'il est parti vers neuf heures du matin au-devant des troupes du front appelées par lui.

Les membres du gouvernement prennent alors plusieurs mesures — un peu tardivement peut-être — pour s'efforcer de rétablir l'ordre dans la capitale, et ils investissent le ministre Kichkine de pouvoirs extraordinaires.

Toute la journée, devant les progrès de l'action du Soviet, l'alarme va croissant au Palais d'Hiver. Aucun plan méthodique n'apparaît dans les actes du gouvernement. On sent surtout que celui-ci ignore les forces sur lesquelles il peut compter. Or, celles-ci sont évidemment très faibles, et peut-être pas assez rapidement groupées ; elles se trouvent maintenant débordées par le mouvement, qui gagne d'autant plus aisément toute la garnison que les progrès en sont rapides et faciles. Les cosaques eux-mêmes déclarent conserver la neutralité.



GÉNÉRAL VERKHOVSKY

A 2 heures, dans la nuit du 7 au 8 novembre, le Palais d'Hiver se rend après un siège de plusieurs heures et un combat assez vif de mousqueterie et d'artillerie, entre les maximalistes et la garde, composée d'élèves officiers et d'éléments du bataillon des femmes.

Le 8 novembre au matin, le mouvement est terminé et les maximalistes sont complètement maîtres de Petrograd ; un calme relatif s'établit.

Arrestation de ministres du gouvernement provisoire

PETROGRAD, 8 novembre, 11 h. 15. — Le télégraphe officiel, qui est aux mains des maximalistes, annonce que les anciens ministres Konovalev, Kichkine, Terestchenko, Malantovitch, Nikifor et les autres ont été arrêtés sur l'ordre du comité révolutionnaire.

Kerensky a pris la fuite. Tous les corps militaires ont reçu l'ordre de prendre toute mesure nécessaire à l'arrestation de Kerensky et de le ramener à Petrograd.

Toute complicité avec Kerensky sera assimilée au crime de haute trahison.

Kerensky est-il au quartier général ?

LONDRES, 9 novembre. — Kerensky a dû se réfugier à Laïska, quartier général de l'armée russe. Il est parti en automobile, le 7 au matin. Il va sans doute voir si les troupes sont fidèles à son gouvernement ou si elles sont passées au maximalisme.

pour retenir des forces allemandes sur ses frontières.

« Au point de vue économique je suis optimiste. La Russie deviendra un grand Etat fédératif, avec lequel, quelle que soit actuellement son attitude, la France et ses alliés devront entretenir des relations commerciales. »

M. LAZARE WEILLER, gauche démocratique. — Le grand tort a été de faire un crédit illimité à une Russie qu'on ne connaissait pas assez. La Russie est une grande malade avec les caprices de laquelle il faut savoir compter.

« Le danger a été qu'avant la guerre certains Français, des plus qualifiés, furent, au cours de leurs voyages en Russie, plus éblouis qu'éclairés par l'entourage de la Cour. »

M. GROUSSAU, libéral. — Les événements ne sont pas de nature à nous faire espérer que les Russes pourront retenir les Allemands sur leur front, ce dont nous aurions besoin alors qu'une forte poussée se produit sur le front italien.

M. CHARLES BENOIST, progressiste. — La partie peut encore être jouée et gagnée. La première condition est d'avoir un gouvernement des gouvernements de l'Entente.

M. PAUL ESCUDIER, progressiste. — C'est à la nation russe, et non pas au Soviet de Petrograd, qu'il appartient de déchirer les traités. Nous avons confiance dans la vraie révolution russe, qui sauvera la Russie du servage de l'Allemagne.

« La nation russe ne saurait être solidaire d'un Soviet actuellement dirigé par un Lenine, à la solde de l'ennemi. »

M. CHARLES BERNARD, indépendant. — Si Kerensky avait moins parlé et plus agi ; si, au lieu de parlementer avec le Soviet, il était allé à Moscou et s'était appuyé sur les Co-

Il est, jusqu'à présent, impossible de savoir si Kerensky est parvenu à destination. Une dépêche disait qu'il avait été arrêté, mais elle n'est pas confirmée. (Information.)

« C'est maintenant la véritable révolution ! » déclare Lenine

PETROGRAD, 7 novembre, 19 h. 30. — Lenine a assisté dans l'après-midi à la séance du Soviet, où il a été salué par Trotsky. L'assistance lui a fait une ovation.

Dans un discours qu'il a prononcé, il a dit :

« C'est maintenant la véritable révolution, qui va entraîner le même mouvement partout. » — (Havas.)

La première séance du Congrès général des Soviets

PETROGRAD, 8 novembre. — A minuit, hier soir, s'est ouvert le Congrès général des Soviets de toute la Russie qui réunit 500 délégués. Il a nommé une délégation pour entamer des pourparlers avec les autres organisations démocratiques révolutionnaires afin de prendre des mesures pour arrêter l'effusion de sang qui a commencé.

Le président provisoire, après avoir déclaré que ce n'était pas le moment de prononcer des discours politiques, a proposé de procéder à la constitution du bureau. Ont été élus quatorze maximalistes, parmi lesquels Lenine, Zinovief et Trotsky, et sept socialistes révolutionnaires.

Le Congrès a approuvé ensuite l'ordre du jour suivant :

- 1° Organisation du pouvoir ;
- 2° Paix et guerre ;
- 3° Assemblée constituante.

Le Congrès a aussitôt lancé plusieurs proclamations.

L'une d'elles est un appel à toutes les armées russes les invitant à créer des comités révolutionnaires provisoires qui seront rendus responsables du maintien de l'ordre révolutionnaire et de la solidité du front.

Les commandants en chef doivent obéir aux ordres du comité.

Les commissaires du gouvernement déchu sont remplacés. Ceux du Congrès des Soviets partent pour le front.

Enfin, ce matin, le Congrès a lancé trois nouvelles proclamations.

La première est adressée à tous les conseils des délégués des ouvriers, militaires et paysans de province :

« Tout le pouvoir, dit-elle, appartient aux Soviets. Les commissaires du gouvernement sont relevés de leurs fonctions. Les présidents des Soviets communiquent directement avec le gouvernement révolutionnaire. Tous les membres des comités agricoles arrêtés sont à remettre aussitôt en liberté et les commissaires qui les ont arrêtés sont à arrêter à leur tour. »

La deuxième annonce que la peine de mort, rétablie par Kerensky sur le front, est supprimée. La liberté complète de propagande politique est rétablie sur le front. Tous soldats et officiers révolutionnaires arrêtés sous l'inculpation de crimes soi-disant politiques sont à remettre aussitôt en liberté.

La troisième fait connaître au peuple russe l'arrestation des anciens ministres.

Les maximalistes seraient prêts à nommer Lenine premier ministre

PETROGRAD, 9 novembre. — Certains de leur succès, les maximalistes ont établi une liste ministérielle sur laquelle Lenine figure comme président du Conseil. Trotsky y est désigné comme ministre des Affaires étrangères, et le général Verkhovsky comme dictateur-généralissime.

saques, il serait resté maître de la situation.

« En Russie, comme en France, les rhéteurs ont fait leur temps. Il faut des gouvernants qui soient, avant tout, des hommes d'action. »

L'OPINION DE M. RAPP COMMISSAIRE DE L'ARMÉE RUSSE

— Pour vous donner une opinion au sujet des récents événements russes, nous dit M. Rapp, il faudrait que nous eussions des nouvelles certaines.

« Or, toutes celles que nous possédons sont contradictoires. »

« Ce que je peux vous affirmer, cependant, c'est que Petrograd ne représente pas la Russie, et, jusqu'ici, Petrograd seul paraît avoir subi l'influence maximaliste. »

« Les comités de paysans, qui constituent le facteur le plus important dans le cas d'un mouvement sérieux et durable, les comités de paysans ne se sont pas encore prononcés, du moins à ma connaissance. »

« Et je peux prévoir que s'ils se prononcent, ce qui ne peut tarder, ils ne le feront pas dans le sens maximaliste. »

« Vous êtes donc de l'avis de votre ambassadeur, qui, nettement, a affirmé dans *Excelsior* que ce mouvement semble éphémère et sera enrayé par le premier régime de cosaques qui interviendra ? »

« Je ne serai pas tout à fait aussi affirmatif. »

« Il y a cependant chez nous beaucoup de braves gens, croyez-le, mais qui se trouvent actuellement dans l'impossibilité de coordonner leur action. »

« Patience ; cela viendra. »

ÉCOLE Boulevard Voltaire, 19
Rue de Rivoli, 53 **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'UNITÉ D'ACTION SUR L'UNITÉ DE FRONT

UN COMITÉ DE GUERRE interallié est constitué

Les généraux Foch, Cadorna et Wilson en font partie. Le général Diaz est nommé chef d'état-major de l'armée italienne.

ROME, 9 novembre. — L'Agence Stefani publie l'information suivante :

Sont nommés au comité de guerre interallié : les généraux Foch, pour la France ; Wilson, pour l'Angleterre, et Cadorna, pour l'Italie.

Pour remplacer le général Cadorna au commandement suprême italien, un décret royal nomme le général Diaz chef d'état-major général, et sous-chefs les généraux Badoglio et Giardino.

A Rapallo, petite ville déjà célèbre par les entrevues diplomatiques qui y ont eu lieu jadis, les chefs des gouvernements français, anglais et italien viennent de prendre une décision importante. Ils se sont mis d'accord pour créer immédiatement un comité de guerre interallié chargé de résoudre les questions militaires qui intéressent les puissances occidentales.

A ce comité, les armées française, anglaise et italienne auront des délégués permanents qui, grâce à un contact étroit et quotidien, assureront une collaboration raisonnée et une utilisation méthodique des forces communes, tandis que des rencontres régulières entre les ministres permettront d'adopter sans délai les mesures d'ordre général que les circonstances rendront nécessaires.

Le comité interallié sera naturellement chargé d'examiner les plans d'opérations dressés par chacun des états-majors alliés, de se prononcer sur eux et de se faire rendre compte de l'exécution des opérations décidées.

Organe d'information et d'étude en même temps que de coordination, il devra naturellement aussi recevoir tous les renseignements qui peuvent l'éclairer dans sa tâche, et tenir à jour la situation militaire des Alliés.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'économie du système. Il aura des effets bienfaisants. Il apporte, pour la première fois, à la formule de l'unité d'action sur l'unité de front, une réalisation pratique.

Les noms illustres de Foch et de Cadorna, qui présideront ce conseil militaire, sont le gage de la fécondité de

ses travaux. La conduite de la guerre en recevra une nouvelle impulsion.

En raison de sa position même, Paris est tout désigné pour devenir le siège du comité interallié.

Les réunions, comme il a été dit, devraient avoir lieu deux fois par mois.

Le général Diaz

Le général Armando Diaz, qui vient d'être nommé chef d'état-major de l'armée italienne, est né à Naples le 5 décembre 1861. Il appartient à l'artillerie et a été fait officier le 24 août 1881.

Il a pris part à la campagne de Tripolitaine et a été blessé en Libye, où il commandait le 93^e régiment d'infanterie. Sa conduite lui valut à ce moment d'être décoré de l'Ordre militaire de Savoie et d'être appelé au



GÉNÉRAL DIAZ

côté du général Pollio, alors chef d'état-major général, en qualité de chef de secrétariat.

Le général Armando Diaz fut fait major général en 1914, fonction qu'il occupa jusqu'à la mobilisation, époque à laquelle il prit le commandement d'une division sur le Carso. Nommé lieutenant général en juin 1916, il commandait depuis cette époque le 23^e corps, qui s'est particulièrement distingué au cours de la retraite.

AU PALAIS DE JUSTICE

LE CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA MAGISTRATURE PRONONCE LA DÉCHÉANCE DE M. MONIER

Le Conseil supérieur de la magistrature a prononcé la déchéance du premier président.

L'arrêt de la Cour suprême, rendu hier dans la soirée, a causé une profonde émotion au Palais. On savait que le requêteur du procureur général Bulot avait qualifié très sévèrement les faits reprochés au président Monier, mais nul ne s'attendait à ce que le conseil supérieur prononçât la peine la plus forte.

Cette dernière audience — la quatrième — s'est tenue, toujours dans la huis clos le plus absolu, de 1 heure à 6 heures.

M^e Mornard, président de l'Ordre des avocats à la Cour de cassation, acheva de

voyez-vous, c'est mieux, car ce silence est seul compatible avec l'état de profonde affliction qui m'accable.

L'affaire Turmel

Des renseignements intéressants recueillis en Bretagne sont parvenus, hier, à la connaissance du juge Gilbert. Il s'agit, croyons-nous, de faits très graves concernant les opérations commerciales de M. Turmel, ainsi que de précisions nouvelles sur la situation financière du député de Guingamp avant la guerre.

Au cours de l'interrogatoire que subira M. Turmel, lundi après-midi, le magistrat instructeur communiquera à l'inculpé les derniers documents versés au dossier.

La plainte de Pierre Lenoir

Le capitaine Ladoux a poursuivi, toute la journée d'hier, sa déposition devant M. Drioux, juge d'instruction.

Le témoin a fait connaître dans quelles circonstances et dans quelles conditions Pierre Lenoir, alors son subordonné, s'était rendu en Suisse à plusieurs reprises. Il s'est également expliqué sur les opérations financières de Lenoir et de Desouches.

Nous avons dit que M. Caill, doyen des juges d'instruction, avait, par une ordonnance de soit communiqué, admis Pierre Lenoir à se constituer partie civile dans sa plainte contre MM. Charles Humbert, Leymarie et le capitaine Ladoux. Le procureur général fit opposition en nullité de cette ordonnance devant la chambre des mises en accusation.

La Cour a rejeté, hier, cette opposition, ce qui ne met pas en cause ni ne tranche la question de savoir à qui incombe le soin de demander la levée de l'immunité parlementaire.

Le procureur général Herbaux va donner des instructions au procureur de la République pour que celui-ci prenne, en vertu de l'article 14 de la loi constitutionnelle, des réquisitions contre la constitution de la partie civile de Pierre Lenoir devant le doyen des juges d'instruction.

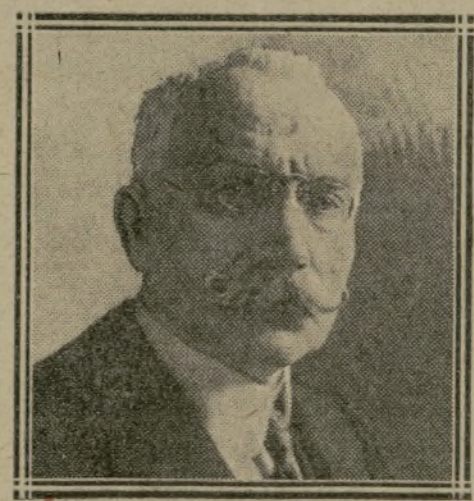
La demande de poursuites contre M. Charles Humbert

Les bureaux du Sénat ont nommé, hier, la commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites formulée par Bolo pacha contre M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse.

MM. Savary, Milliard, Chabert, Perès, Milan, de La Batut, Deloncle, Alexandre Bérard et Ribière ont été désignés.

M. Savary a été élu président de la commission ; M. Milliard, rapporteur.

A l'unanimité, la commission, qui avait été saisie d'une lettre de M. Charles Humbert, demandant instantanément la levée de l'immunité parlementaire, a décidé d'y faire droit, mais, auparavant, elle désire entendre le garde des Sceaux pour savoir si la plainte de l'inculpé Bolo est recevable. La commission, avant de prendre une décision, veut s'entourer de toutes les garanties.



PRÉSIDENT MONIER

présenter la défense du président Monier, et le conseil supérieur entra en délibération. La délibération ne dura pas moins de quatre heures. Par un arrêt très sévèrement motivé, la Cour suprême prononça la déchéance du premier président de la Cour d'appel. C'est à M^e Mornard qu'incomba le soin d'apprendre au président Monier, qui en fut atterré, la sentence qui le frappait.

D'aucuns prétendent que la Cour suprême a voulu, en agissant ainsi, que le président Monier ne pût, si cela était nécessaire, se soustraire à la juridiction de droit commun.

Chez l'ancien premier président

Dès que nous avons eu connaissance de la décision prise par la Cour, nous nous sommes présentés au domicile de M. Monier.

L'ancien premier président a bien voulu nous recevoir un instant. Mais, à peine commencions-nous à lui demander s'il avait quelque déclaration à faire relativement à l'arrêt qui le frappe, qu'il nous interrompit brusquement :

— Non... Je n'ai rien à dire... rien... rien...

Il fit une courte pause pour reprendre, comme s'il se parlait à lui-même :

— Je suis broyé...

Puis, le ton plus assuré, il conclut :

— Je ne veux pas rompre le silence que je me suis volontairement imposé. Et puis,

LES CONTES D'EXCELSIOR

PETIT VENT DU SUD

PAR

HENRY DE FORGE

Dès son arrivée aux tranchées, il avait été l'objet de ce surnom par son camarade Ragu, qui était le boute-en-train de l'escouade. On lui avait trouvé ce sobriquet, en dérision, à cause de sa profession, qui dénotait.

« Souffleur de théâtre ! » avait-il fièrement annoncé.

Mais les bons paysans n'avaient pas compris :

— Souffleur dans quoi ?
— Dans un tube ?
— Dans un cornet ?
— Peut-être pour souffler le feu qui ne veut pas prendre !

— Ce ne doit pas être fatigant, ce travail... moins que de tenir un soc de charrue.

Il essaya d'expliquer, pourtant :

— Les comédiens, quand ils récitent de belles choses, ont besoin, si leur mémoire flanche, d'un peu d'aide, de quelqu'un qui soit aux aguets, près d'eux, suivant chaque phrase...

— Je vois ça, ricanait Ragu, bon enfant, comme qui dirait un coup de main. Mais, un coup de main, ça ne se souffle pas.

Alors « Petit Vent du Sud » fut traité d'embusqué et, ce qui était pire, d'embusqué dans la vie civile.

Même il fut considérablement méprisé par toute la hiérarchie de ses supérieurs, gens d'importance : un « souffleur » ne pouvait être d'aucune utilité à la défense nationale.

— Ne t'en fais pas ! disait Ragu, conciliant.

Mais « Petit Vent du Sud » était mis à des besognes subalternes. On le préposait tour à tour à l'épluchage des légumes, au brulage des ordures, au remplissage des veilles. Il voyait successivement appeler vers l'arrière des camarades, pour remplir des postes de leur emploi. Mais lui restait.

Ragu répétait :

— C'est la faute à ta spécialité qui ne rime à rien.

Et c'était chaque fois pour le pauvre garçon une amertume.

Ce n'était pourtant pas une mince situation que la sienne. Il avait été souffleur dans d'importants théâtres de province. Il avait eu l'honneur de souffler Mme Sarah Bernhardt et le fameux Rigadin lui-même. Quand la guerre éclata, il était à la veille d'entrer comme souffleur à l'Odéon, ce qui eût été une bien grande gloire.

Aussi sa mélancolie était-elle immense de se sentir ainsi, à la guerre, un inutile, un incompris, un indésiré au milieu de ces paysans qui « n'encaissaient » pas sa profession.

Il faisait du mieux possible ses tristes besognes de remplissage, de brulage ou d'épluchage, et aussi sa besogne de soldat, son régiment se trouvant aux tranchées.

Il descendait à être, au cantonnement, avant de s'endormir, le « souffleur de chandelle » de l'escouade.

— Au moins, ça, c'est de ton boulot ! répétait Ragu.

Or, il arriva qu'une nuit, une de ces nuits clapotieuses de vent et de pluie qui sent si lugubres aux tranchées, et si dangereuses, car ce sont souvent les nuits des coups de main, ce Ragu se trouva « ébloué » par un obus, et de si terrible façon qu'il déclara à son camarade, posté en sentinelle avec lui :

— « Petit Vent du Sud », je suis fichu...

Dans la tourmente de la nuit trop noire et sous les marmittes qui commençaient leur musique, aller chercher du secours était difficile.

— Ne t'en fais pas ! dit Ragu, et veille au grain. Puisque j'ai mon compte, je vais le payer en douce... Tout de même, j'aurais mieux aimé le grand soleil !

Ragu dit encore, entre deux frissons :

— Ça ne va pas, vieux, et je crois que le moment est venu... Tiens-moi la main et serre-la fort... ça m'aidera... Même, tu sais ce que je t'ai dit dans le temps : puisque je m'en vais, je veux m'en aller un peu chiquement. Je ne dégoûte pas, sous ce temps du diable ! Ça ne fait rien. Mais, vois-tu, je serais content, ça me ferait du bien, de servir à ces brutes qui m'ont envoyé ce cadeau-là... oui, ces brutes... Dieu que je souffre !

Il s'essouffait :

— De leur servir ma chanson ! Accoté à l'adossement de la tranchée, Ragu se redressait, faisant effort, soutenu par son camarade. Il commença :

— Allons... Allons...

Il s'impatiait, gêné déjà pour trouver ses mots.

— Allons, enfants de la... Je ne sais plus... ma tête tourne... aide-moi !

Et « Petit Vent du Sud », comprenant ce qui lui était demandé par ce malheureux, dont la mémoire, sous la blessure, vacillait, souffla... mot par mot... que Ragu répétait, criait, jetait au vent, dans la nuit et dans le tapage...

Il souffla, conscient de la grandeur de cette tâche, de sa tâche revenue enfin.

A ce soldat qui allait mourir pour son pays et ne retrouvait plus ses mots, il souffla la Marseillaise.

Aussi, maintenant, lorsque quelqu'un qui ne sait pas tourner en dérision cette profession mal connue au front et qui lui a valu son sobriquet, « Petit Vent du Sud » se redresse et raconte longuement cette histoire qui sera la fierté de sa carrière...

Henry de FORGE.

BÉNÉDICTINE « la GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE »

TONIQUE - DIGESTIVE

CE QU'ON PENSE EN ALLEMAGNE
DU COUP DE FORCE Russe

Nos adversaires paraissent se méfier du succès momentané de Lenine et restent sur la réserve.

BALE, 9 novembre. — La Gazette de Francfort du 8 écrit, au sujet des événements de Russie :

Le chemin que Lenine veut prendre pour faire cesser l'effusion de sang nous paraît impraticable. Il part de cette idée que l'exemple de la Russie sera suivi partout, et d'abord en Allemagne. Cette idée absurde renait de nouveau dans les cerveaux de ces idéologues ignorants du monde et à qui leurs longues années d'exil cachent les réalités de la politique. L'arrivée au pouvoir des partisans de Lenine pourrait offrir pour nos opérations militaires certains avantages momentanés, mais nous n'en avons pas besoin, ainsi que l'ont prouvé nos victoires de Riga et de l'île d'Ësel.

Par contre, le chaos en Russie ne pourrait que retarder la paix. Nous ne pouvons conclure une paix durable avec la Russie qu'en négociant avec un gouvernement qui soit le véritable interprète du pays et qui ait l'autorité nécessaire vis-à-vis des alliés de la Russie.

La Strassburger Post écrit d'autre part : Nous nous rappelons qu'au début de la révolution le télégraphe a annoncé aussi que la révolution était victorieuse à Petrograd. Aussi devons-nous rester très réservés devant ces succès des maximalistes. Nous sommes en guerre avec la Russie. Aussi longtemps que les milieux qui tiennent le pouvoir pourront et ne voudront pas négocier avec nous, la situation sera encore trop obscure pour que nous puissions voir qui, finalement, prendra le dessus.

Le Berliner Tageblatt paraît douter également du succès des maximalistes.

Enfin, le Lokal Anzeiger déclare que les derniers événements ne sont pas pour les empires centraux une raison suffisante pour changer immédiatement leur attitude vis-à-vis de la Russie.

Le conseil municipal de Petrograd a constitué un Comité de Salut public

PETROGRAD, 8 novembre (15 h. 30). — Tous les journaux ont paru comme d'habitude, sauf la Rousskaya Volia et la Gazette de la Bourse, dans les locaux de laquelle est imprimé le Tsentro Flotte, organe du Comité central de la flotte. Une perquisition a été opérée au journal de Bourtsel, l'Obscheye Dielo.

Le journal du Soviet, Rabotchi Pout, supprimé par le gouvernement de Kerensky, a reparu.

Le Conseil municipal a constitué un Comité de Salut public composé des représentants de la municipalité, du Comité central du Soviet, du Soviet des paysans et des organisations militaires et ouvrières.

La Comité de Salut public se tient à la disposition de la population en cas d'excès. Les maximalistes arrêtés à la suite des affaires des 16 et 18 juillet ont été remis en liberté.

M^{me} Kerensky est arrêtée

PETROGRAD, 8 novembre (17 h. 45). — Mme Kerensky et M. Milioukoff ont été arrêtés en même temps que les ministres et conduits à la forteresse Pierre et Paul.

M. Terestchenko, ministre des Affaires étrangères, est introuvable.

Le calme règne en ville ; la population ne s'est pas départie de son attitude inlassablement indifférente.

Le coup d'Etat des Bolcheviki se caractérise par sa parfaite organisation, par l'absence totale de désordres et par le nombre très minime des victimes.

LES COMMUNIQUEES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Nous avons, la nuit dernière, exécuté avec succès des coups de main en Argonne et sur la rive gauche de la Meuse, dans la région du bois d'Avocourt ; nous avons ramené des prisonniers.

Deux attaques allemandes, précédées d'un violent bombardement, l'une sur nos positions du bois Le Chaume, l'autre en Lorraine, dans la région d'Arracourt, ont été repoussées ; l'ennemi a subi des pertes sérieuses et laissé des prisonniers entre nos mains.

En Haute-Alsace, un de nos détachements a fait une incursion dans les tranchées allemandes au nord-ouest de Biesel (région de Seppois) : après avoir exploré la position, détruit les abris et capturé du matériel, il est rentré au complet dans ses lignes.

23 HEURES. — Au cours de la journée, l'activité de l'artillerie s'est maintenue vive sur le front du bois Le Chaume et en Haute-Alsace.

Journée calme partout ailleurs.

Front britannique

13 HEURES. — Nous avons réussi un coup de main, la nuit dernière, à l'est d'Hargicourt.

Rien d'autre à signaler sur le reste du front.

21 HEURES. — Grande activité de l'artillerie allemande ce matin, au nord-est d'Ypres. Notre artillerie a continué sa contre-batterie et ses bombardements sur le front de bataille.

Aucun autre événement important à signaler.

L'état atmosphérique a été favorable à l'aviation pendant la première partie de la matinée d'hier. La suite des opérations aériennes a été rendue très difficile par un fort vent d'ouest, d'épais nuages et des intervalles de pluie.

Nos pilotes ont montré une très grande activité en liaison avec l'artillerie. Ils ont pris de nombreux clichés. Des appareils opérant à faible hauteur ont appuyé des coups de main exécutés par nos troupes sur les tranchées allemandes. Un grand nombre de cartouches ont été tirées sur l'infanterie et les mitrailleuses ennemies. De nombreuses bombes ont été jetées avec d'excellents résultats au cours de la journée sur les tranchées et cantonnements ennemis, mais les mauvais temps a rendu impossible tout bombardement de nuit.

Au cours des nombreux combats aériens de la journée, douze appareils ont été abattus et six autres contraints d'atterrir désarmés ; deux avions ont été, en outre, abattus par nos canons spéciaux. Dix des nôtres ne sont pas rentrés, y compris un appareil qui a disparu au cours d'une expédition de bombardement dans la nuit du 7 au 8.

L'ARMÉE ITALIENNE EST PARVENUE
SUR SA LIGNE DE RÉSISTANCE

La première phase des opérations est terminée

Le dernier communiqué italien annonce que les armées italiennes ont achevé leur retraite et sont parvenues sur leurs lignes de résistance. De leur côté, Autrichiens et Allemands ne signalaient hier d'autre événement que le passage de la Livenza par leurs troupes, que nous connaissions déjà.

Une première phase des opérations se termine aujourd'hui ; ce fut sans aucun doute la plus pénible. La rupture du front entre Tolmino et Plezzo en a marqué le début. Une retraite générale a été la conséquence inévitable de ce revers. Malgré de grandes difficultés, les deux armées engagées, l'une sur l'Isonzo, l'autre sur le Carso, ont pu se replier en bon ordre, et sans nouvel accident, si l'on excepte la capture de quelques troupes chargées de couvrir la retraite, notamment entre Codroipo et Latisana, au moment où la troisième armée passait le Tagliamento, et sur le mont San-Simeone, où une division complètement enveloppée s'est défendue jusqu'à ces derniers jours.

Il a fallu de plus, comme il arrive toujours en pareil cas, abandonner une partie du matériel et détruire les magasins. Mais ces sacrifices ont été réduits au minimum par la vaillance des arrière-gardes qui n'ont cessé de harceler l'ennemi en ralentissant sa marche, ce qui a donné presque toujours le temps de sauver l'artillerie et ses munitions.

Le commandement italien avait fixé d'avance les positions qu'elles armées viennent d'atteindre. Il a exécuté sa volonté. Nous devons donc avoir confiance en lui pour l'avenir également, et être persuadés que la

résistance qu'il nous annonce se montrera désormais efficace. Quant à la marche future des opérations et même à la situation exacte de la ligne où nos alliés comptent arrêter l'ennemi, tout pronostic serait prématuré en ce moment.

Jean VILLARS.

Le commandant des troupes françaises à Milan

ROME, 9 novembre. — Le commandant des troupes françaises en Italie a reçu à Milan le député Agnelli auquel il a exprimé ses remerciements pour l'accueil qui lui a été fait en Italie.

Il lui a rappelé qu'il avait déjà fait partie de la mission militaire française qui assista, il y a quelques années, aux manœuvres de l'armée du duc d'Aoste.

Le commandant des troupes françaises a manifesté sa confiance dans la reprise victorieuse de l'effort commun et dans la réalisation d'un commandement unique par tous les Alliés. (Radio.)

Les souverains autrichiens sur le front italien

ZURICH, 9 novembre. — Une dépêche officielle autrichienne datée d'Udine annonce que les souverains d'Autriche-Hongrie, accompagnés de l'archiduc Max, des princes Félix et René de Parme, du chef d'état-major général von Ariz, sont arrivés à Gradisca.

La mort d'Almeryda

La Chambre des m'ses en accusation vient d'ordonner un supplément d'information.

M. l'avocat général Robert Godefroy avait déclaré, devant la chambre des mises en accusation, que l'instruction de M. Drioux n'avait pas fait la lumière éclatante sur les circonstances qui entouraient la mort de Miguel Almeryda.

La Cour, après avoir discuté le mémoire présenté par M. Paul Morel, au nom de la partie civile a ordonné hier l'ouverture d'un supplément d'information.

M. Drioux est chargé de procéder à ce supplément d'enquête.

On saisi des documents chez M. Paix-Séailles

Le capitaine Mangin-Bocquet a, de nouveau, entendu, hier après-midi, M. Léon Daudet. A la suite de cette déposition, le rapporteur a chargé M. Farallic, commissaire aux délégations judiciaires, de procéder à deux perquisitions. La première chez M. Paix-Séailles, 7, rue Pierre-Nicola prolongée ; la seconde chez M. Emmel, 11, rue Géricault.

Ce dernier, frère d'un député allemand, quitta la France au début des hostilités, et ses biens sont actuellement placés sous séquestre. Or, cet Allemand était l'associé de M. Paix-Séailles dans un certain nombre d'affaires industrielles. Des documents ont été saisis et placés sous scellés. A la suite de ces opérations, M. Paix-Séailles, qui devait être interrogé aujourd'hui, ne le sera qu'ultérieurement.

Le capitaine Mangin-Bocquet entendra cet après-midi le commandant Baudier, du bureau des renseignements au ministère de la Guerre.

La démission d'Helferich définitivement acceptée

ZURICH, 9 novembre. — Un télégramme de Berlin annonce que la démission de Helferich a été définitivement acceptée par l'empereur.

Von Payer sera probablement désigné pour lui succéder comme vice-chancelier de l'Empire. (Radio.)

LES COMMUNIQUEES OFFICIELS

Front belge

Pendant les journées des 8 et 9 novembre, l'activité des deux artilleries a été assez intense, principalement aux abords de Dixmude et au sud de Nieuport. Nos batteries ont effectué de nombreux tirs de destruction sur les batteries et travaux ennemis.

L'artillerie allemande a continué à bombarder violemment nos ouvrages avancés au sud de Dixmude.

Des avions ennemis ont bombardé nos cantonnements vers Furnes et Loos. Malgré le temps peu favorable, notre aviation a effectué un nombre considérable de vols au cours desquels deux combats ont été livrés.

Front italien

Les troupes terminent leur repli et se fortifient sur les positions choisies pour la résistance.

Les arrière-gardes et les détachements de couverture continuent bravement à contenir l'assaillant.

Front de Macédoine

(8 novembre). — Duel d'artillerie dans la région de Doiran et au nord de Monastir, où nos tirs de destruction ont provoqué des explosions dans une batterie ennemie.

Un monitor britannique a bombardé les batteries ennemies de Nechori, à l'embouchure de la Struma.

Front d'Egypte

Le général Allenby annonce que l'ennemi se retire sur sa droite, vers Hébron, et que les Anglais le harcèlent, faisant des prisonniers et capturant du train des équipages.

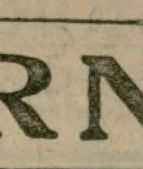
Des troupes montées parties de Jemameh et de Hug, respectivement à 20 et 14 kilomètres à l'est de Gaza, ont atteint la rive sud de Wadi-Hesi, à 17 kilomètres environ au nord de l'ancienne ligne turque, prenant contact avec nos troupes qui s'avancent de Gaza. Celles-ci se sont emparées, sur la rive nord du Wadi-Hesi, d'Herbieh, ont atteint la voie ferrée et tourné la position ennemie en cet endroit.

Beit-Hanun, terminus de la voie ferrée sur la côte, a été également pris.

L'ennemi s'enfuit dans la direction de Wadi-Hesi ; il est poursuivi.

Toute l'armée turque bat en retraite vers le Nord ; plus de quarante canons ont été capturés.

La flotte anglaise, secondée par la flotte française, a activement coopéré aux opérations de bombardement des communications ennemies près de la côte, prêtant ainsi une aide précieuse. Nos avions mitraillent les Turcs en retraite.

NOUVEAU DÉBAT A LA CHAMBRE
SUR LE RAVITAILLEMENT

M. Long annonce que nous n'aurons jamais moins de 400 grammes de pain par personne.

Un nouveau débat s'est ouvert hier à la Chambre sur le problème du ravitaillement.

MM. Navarre et Lauche interpellèrent les ministres du Ravitaillement et de l'Agriculture, insistant particulièrement pour obtenir du gouvernement des mesures propres à assurer les approvisionnements réguliers des boulangeries en farine et à réprimer la spéculation qui s'exerce sur les cours des pommes de terre. M. Compiègne-Morel réclamait, de son côté, une organisation de la production du blé pour parer aux crises prochaines à redouter.

M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, rappela qu'il n'avait pas dissimulé à la Chambre, il y a un mois, les difficultés de la situation, difficultés nées du déficit de la récolte et des accidents de mer, et qu'il n'avait pas caché, non plus, que des à-coups pouvaient se produire.

Depuis, a-t-il exposé, les gouvernements français et anglais sont arrivés, pour le ravitaillement des deux pays en blé et en farine, à un accord complet qui entre en voie d'exécution. Nous aurons ainsi, en novembre, à notre disposition, 2.800.000 quintaux de blé et de farine en plus.

Le ministre fit observer qu'avant d'établir la carte de pain il était nécessaire de savoir sur quoi on pouvait compter :

— La carte de pain doit être, dit-il, comme un billet à ordre pour un banquier. Quand je ferai la carte de pain, je veux être sûr de livrer les quantités portées sur cette carte.

M. Maurice Long fit connaître ensuite son programme de répartition :

A partir d'une date fixée, toutes les céréales seront réquisitionnées. Tous les moulins seront, en principe, réquisitionnés pour être placés sous le contrôle absolu du ministre du Ravitaillement. Les meuniers recevront les quantités à moudre du ministre du Ravitaillement et livreront leur production à des personnes déterminées. Dès lors, la farine ira à tous les boulangers à un prix unique.

Le ministre ajouta qu'il voulait s'en tenir pour l'instant à ces déclarations générales, desquelles il résulte pour la France la certitude qu'elle ne manquera pas de pain d'ici la prochaine récolte.

Je ne dis pas, conclut-il, que la population aura à sa disposition les 500 grammes de pain qu'elle avait avant la guerre, mais elle aura au moins une ration journalière moyenne de 400 grammes par personne : hommes, femmes, enfants.

M. Fernand David, ministre de l'Agriculture, fit connaître ensuite à la Chambre comment il entendait assurer à la terre la main-d'œuvre et les engrais nécessaires.

La discussion continuera lundi.

Leopold BLOND.

Au Sénat

Courte séance, hier après-midi, au Luxembourg.

La Haute Assemblée a adopté seulement un projet intéressant l'Algérie et le projet ouvrant au ministre des Affaires étrangères un crédit de 2.400.000 francs pour le voyage à La Mecque d'une mission qui comprenait un certain nombre de musulmans.

Bourse de Paris, 9 novembre 1917

définitivement acceptée

ZURICH, 9 novembre. — Un télégramme de Berlin annonce que la démission de Helfferich a été définitivement acceptée par l'empereur.

Von Payer sera probablement désigné pour lui succéder comme vice-chancelier de l'Empire. (Radio.)

LES COURS

— De Copenhague :
S. M. le roi Gustave de Suède est arrivé hier. Sa visite à S. M. le roi Christian de Danemark aura un caractère privé et ne sera que d'une durée de vingt-quatre heures.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le comte Charles de Chambrun, ancien secrétaire d'ambassade à Petrograd, est désigné comme secrétaire à l'ambassade de France à Londres.

CERCLES

— Ont été admis hier membres du Jockey Club : le colonel Bolling, chef des services de l'aviation américaine; le capitaine Philip A. Carroll, adjudant du colonel Bolling; le capitaine William C. Eustis, secrétaire particulier du général Pershing, et le capitaine Winthrop Chanler, sous-chef de la censure militaire américaine.

NAISSANCES

— La princesse François de Croy, née de Chaponay, a mis au monde une fille.
— Mme Arthur de Sansal, femme du capitaine, est mère d'un fils appelé Henri.

DÉUILS

— En présence d'une assistance très nombreuse ont été célébrées hier, à 11 heures, en la basilique de Sainte-Clotilde, les obsèques du prince Amédée de Broglie, ancien chef d'escadron d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, fils cadet de feu le duc de Broglie, ancien président du Conseil.
Au premier rang de l'assistance se trouvaient M. de Joantho, représentant Mgr le duc de Montpensier, et S. A. R. l'infant don Luis.

BIENFAISANCE

— Parmi les souscripteurs de la représentation de Jeanne d'Arc à l'Opéra, citons :
Le président de la République, 1.500 fr.; l'ambassadeur d'Angleterre, 1.000 fr.; l'ambassadeur des Etats-Unis, 500 fr.; M. Douglas Hamilton, 1.500 fr.; lord Michelham, 1.500 fr.; Mme Mackay, 1.500 fr.; M. et Mme Walter Behrens, 1.500 fr.; M. A. H. Vanderbilt, 2.000 francs; Mme Rigaud, 1.500 fr.; Mme la baronne Ed. de Rothschild, 1.500 fr.; M. Deutsch (de la Meurthe), 1.500 fr.; Mme Schneider, 600 fr.; M. Arthur Meyer, 600 fr.; Mme Ambatios, 1.500 fr.; Mme Pérouse, 500 fr.; M. Cardozo, 1.500 fr.; M. et Mme Ballman, 500 fr.; Mme Eliasco, 500 fr.; M. Basil Zaharof, 500 fr.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 50-11. Bureaux : 9 à 6 heures, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

PNEUS A CORDES
PALMER
CRÉATEURS DE LA CHAÎNE TROIS NERFS
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

VILLEGIATURES

CANNES HOTEL GRAY ET D'ALBION
1^{er} ord. M^{re} de famille. Propriété et direction françaises.

CANNES HOTEL SUISSE, face la mer.
Position cent. Jardin. Prix mod.

CAP-FERRAT Le plus grand confort.
Magnifique situation entre NICE et MONTE-CARLO.

MENTON HOTEL MONTELEONE, 1^{er} ordre.
Plein Midi, 4^e quart le pl. abrité.

MENTON SAVOY-HOTEL et Saint-Georges.
Confort moderne. Maison française.

MENTON Côté station 10 min. Monte-Carlo.
HOTEL VENISE et CONTINENTAL.
1^{er} ordre. Le mieux situé. Gd jardin. Centre. Arrang.

NICE RIVIERA-PALACE
-CIMIEZ

Sejour idéal. — Parc de 30.000 mètres.
Service d'auto entre l'hôtel et le Casino.

NICE ALEXANDRA-HOTEL. Dernier confort.
Situation unique centre. Grand jardin.

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUSS.
Directeur : J. ALETTI, de Vichy.

NICE ASTORIA. Hôtel des Alliés
Plein Midi. Confort moderne. Grand jardin.

NICE L'ATLANTIC. Le plus récent.
Grand confort.

NICE HOTEL COTTA, entièrement remis à
neuf. Centre. Cuisine renommée.

NICE GRAND HOTEL DE PARIS. Tout confort.
Eau courante. Plein Midi. Grand jardin.

NICE Le GRAND PALAIS et son HOTEL
Bd de Cimiez. Aménagement spécial pour
long séjour. Tout le confort. Restauration bourgeoise.

NICE HOTEL GRIMALDI. Dern. confort. Séjour
d'automne. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade
des Anglais. Ouvert toute l'année.

NICE HOTEL DES ETRANGERS. Meublé propriétaire.

NICE HOTEL NEGROSCO
Promenade des Anglais. Ouverture depuis le 1^{er} novembre.

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin. Séjour
d'automne. Arrangements pour familles.

NICE HOTEL PETROGRAD
Promenade des Anglais. Tout confort.

NICE HOTEL RICHMOND ET DE RUSSIE
Grand jardin. — Plein Midi. — Confort.

NICE HOTEL SAINT-BARTHELEMY. Position
unique dom. ville. Gd jardin. Plein Midi.

NICE HOTEL WEST-END.
Promenade des Anglais. Conf. moderne.

NICE HOTEL WESTMINSTER
Le plus central, promenade des Anglais.
Confort moderne. Cuisine française. F. Rebetez, pp^{re}.

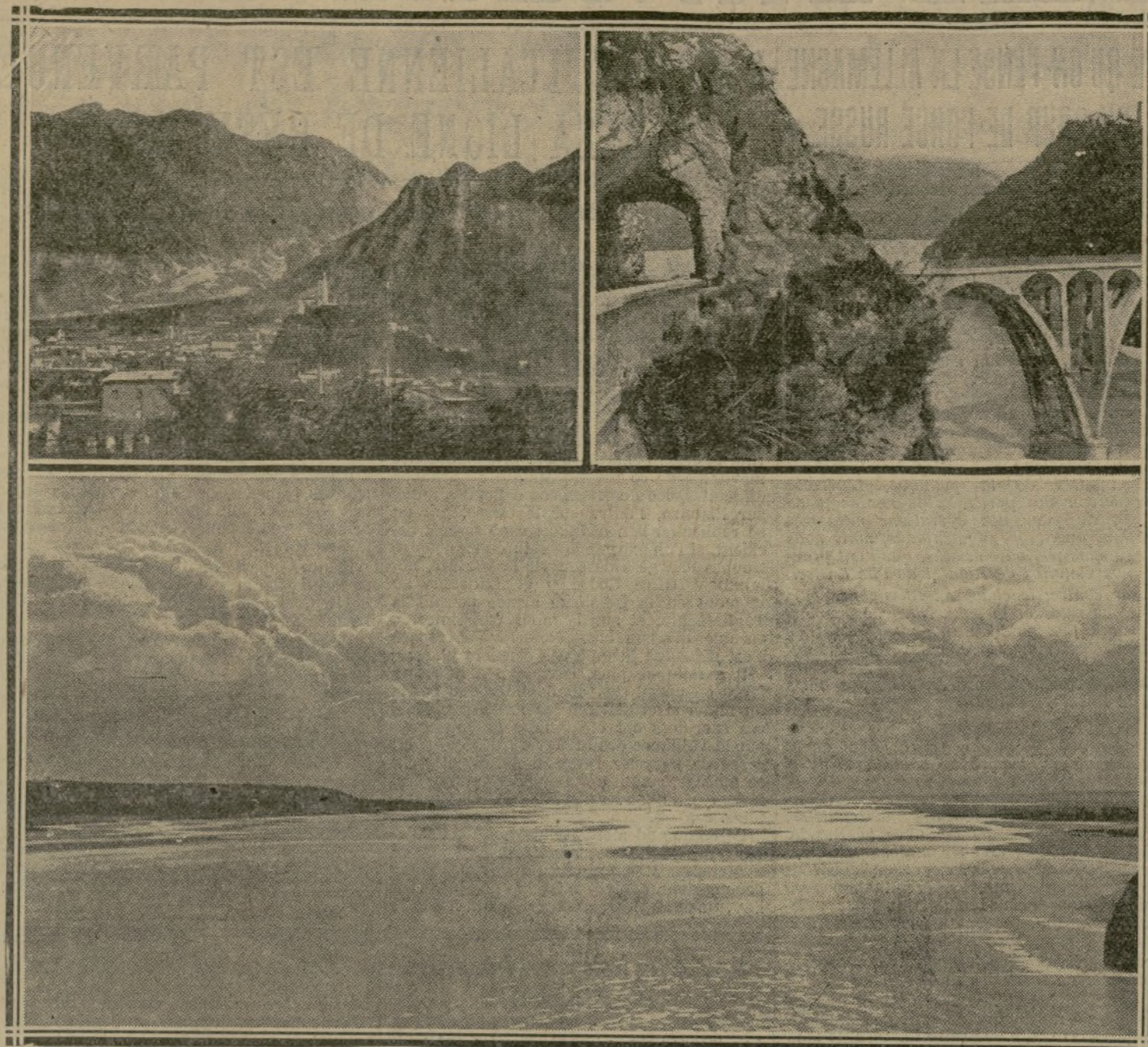
NICE WILLIAM'S HOTEL. Le plus moderne.
Le pl. confortable des meubles du littoral.

NICE - CIMIEZ - WINTER-PALACE
Des plus modernes. Jardin magnifique. Jos. AGID.

NICE — LA COTE D'AZUR et les Alpes Fran-
çaises — publie chaque semaine la Liste
officielle des Etrangers. L'Office de la Côte d'Azur
renseigne sur villas, pensions, hôtels et sur toute
la Riviera. — Reçoit les abonnements pour Excelsior.

VERNET La Montagne
-LES BAINS (pyr.-orient.)
Thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses.
HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEQUE, directeur.

Le gérant : VICTOR LAUVIGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard



GEMONA. — LE PONT DE PINZANO SUR LE TAGLIAMENTO. — LE TAGLIAMENTO EN CRUE
Les deux villes friuliennes, Gemona et Pinzano, tombèrent presque simultanément aux mains de l'ennemi. C'est en amont de cette seconde localité, située au fond des Alpes Carniques, que s'est effectué le passage principal du Tagliamento par les troupes allemandes du général von Below.

B L O C - N O T E S

Ce n'est pas seulement parce que les prix des grands restaurants m'exaspèrent que je fréquente les petits si volontiers. Les petits restaurants m'attirent parce qu'on y est plus « entre soi » et parce que les visages qu'on y voit, les propos qu'on y entend composent, en somme, un spectacle tellement plus amusant à observer que celui de la clientèle aliène et chuchotante des cabarets à la mode. Hier donc, j'ai déjeuné dans un bouillon de Montmartre où je rencontre parfois de pittoresques figures. Et voici ce que je vis :

A la table où je venais de m'asseoir, un soldat américain s'asseyait en même temps que moi. Il ôta son chapeau de feutre kaki cabossé que maintenait une mince lanière fixée sous l'occiput, ne salua personne, regarda le menu et composa son déjeuner en désignant du doigt, sur la carte, les diverses choses qu'il désirait qu'on lui servit.

On lui apporta, pour commencer, des œufs. Alors il déplaça sa serviette; puis, entr'ouvrant sa tunique, il tira doucement de la poche intérieure du côté gauche (côté du cœur) un petit cadre en cuir mauve à l'intérieur duquel il y avait une photographie.

Portrait de toute jeune femme — ou jeune fille, de mise simple, assez jolie. Epouse ou fiancée? L'Américain était lui-même un très jeune homme. Il regarda le portrait et, le posant tout droit, en face de lui, coté la carafe, il continua de le regarder en mangeant son omelette.

C'est une grande force, dans la vie, que de ne pas craindre le ridicule. L'Américain, comme l'Anglais, possède à un degré éminent cette force-là. Il n'a jamais le souci de savoir si sa personne, sa tenue, l'acte qu'il accomplit prêteront à rire aux passants. Il ignore les passants. Il est certain que pas un instant ce jeune étranger ne se demanda : « Que va-t-on penser de ce que je fais là ? » Cela lui était bien égal. Il faisait une chose charmante et touchante; une chose honnête et selon son cœur. Il lui importait peu que cela étonnât ou fit sourire.

Mais voici ce qui me frappa le plus (j'étais bien sûr que mon déjeuner au bouillon de Montmartre allait encore m'apprendre quelque chose) : cette petite scène ne fit sourire personne. Elle ne sembla même étonner aucun de nous. Au temps de Montesquieu, le Persan Rica s'amusait de notre badauderie : « Vraiment, monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ! » Et nous étions restés les badauds des Lettres persanes.

La guerre, sur ce point encore, nous changera. Elle nous a déjà changés. Paris, depuis trois ans, est traversé du matin au soir par tant de spectacles étranges que rien ne le surprend plus. Hier, au bouillon, j'avais pour voisine de table une minidette qui voulait se verser à boire. Pour ne pas déranger la petite photographie appuyée à la carafe, elle demanda une seconde carafe à la bonne. Elle avait l'air de trouver cela tout simple... Nous aussi.

SONIA.

Les modèles

Si singulier que cela paraisse, le pauvre éloquent et humanitaire Kerensky paraît avoir pris pour modèle notre farouche Robespierre. En effet, en Thermidor, celui-ci fut vaincu parce qu'il refusa obstinément de signer l'ordre d'appel aux armes. De même,

l'éloquent tribun russe conféra avec les généraux, sans rien ordonner, tandis que les hommes de main maximalistes agissaient. La seule différence est que Kerensky a pu s'échapper, tandis que Robespierre s'est laissé prendre.

Maintenant qu'il est hors de Petrograd, l'éloquent Kerensky a un autre modèle de chez nous à imiter : M. Thiers.

Dès 1870, M. Thiers avait affirmé que le seul moyen de lutter contre une insurrection maitresse de la capitale était non de la combattre immédiatement, mais de lui abandonner la place, de la laisser jouir de son triomphe, puis, les forces nécessaires réunies, de l'écraser dans son ancre et d'en profiter pour mettre à la raison tous les éléments de désordre.

C'est ainsi qu'il opéra en 1871, en face de la Commune, et les faits montrèrent que son plan était le bon.

Est-ce à celui-là que s'est rallié le pauvre éloquent Kerensky, s'il est toujours libre ? Nous devons lui signaler encore une petite différence : M. Thiers, qui aimait la tribune autant qu'un autre et qui y tenait fort bien sa place, savait aussi se taire à l'occasion.

« CHOCOLAT », PAR FOOTIT
Chocolat vient de mourir. Nous avons prié le célèbre clown Footit de bien vouloir évaluer, pour les lecteurs d'Excelsior, quelques souvenirs sur celui qui fut son camarade de piste.

J'ai eu beaucoup de chagrin lorsque j'ai reçu une dépêche de mon fils qui m'apprenait que Chocolat était mort, dimanche dernier, à Bordeaux, où il se trouvait en représentations avec le cirque Raney.

La première fois que je vis Chocolat, il n'avait pas encore vingt ans et il aidait le clown Tony Grice dans un numéro de singes et de cochons qu'il présentait au Nouveau-Cirque.

Chocolat avait une manière si gauche d'entrer, de marcher et de se tenir que je devinais immédiatement combien le public ne manquerait pas de se divertir des allures de ce « négro » qui, à cette époque lointaine, ne se faisait appeler que par son prénom : Raphaël.

Son nom de famille était Patodos; il était né à La Havane aux environs de 1868 et, tout jeune, ceux qui l'avaient élevé l'emmenèrent en Espagne où, un beau jour, livré à lui-même, il devint manœuvre dans une entreprise minière.

Un soir, celui qui devait devenir le fameux Chocolat sentit naître en lui une irrésistible vocation. Il avait assisté au cirque, à Bihao, à une représentation où le clown Tony Grice avait obtenu un éclatant succès. Le cripiteur des braves enflamma la jeune imagination de Raphaël Patodos et, à la fin du spectacle, il se présenta à Tony Grice, en sollicitant de lui la faveur de devenir son aide.

Après de nombreuses tournées, Tony Grice, en compagnie du « négro », parut, en 1888, sur la piste du Nouveau-Cirque.

C'est là que je le vis pour la première fois. Quelques semaines après il devenait mon partenaire.

Au cours d'une « entrée » où j'avais à l'interpeller, le nom de Raphaël sortit complètement de ma mémoire. Mon bras cependant

se détendit et la conséquence immédiate de ce geste automatique fut que le négro alla s'établir au beau milieu du tapis de la piste.

— Prenez garde, m'écriai-je, vous allez vous casser « un » tablette... Chocolat !

Le mot fit rire, et le nom lui resta. Chocolat fut un rude travailleur, souvent même un artiste très original, et aujourd'hui, en donnant une pensée au brave garçon qui vient de disparaître, une larme perle au bord de ma paupière.

Le bon chauffeur

D'abord, il n'y a pas moyen d'avoir de taxi, puis, quand au prix d'efforts gigantesques on en a trouvé un, on constate avec désespoir qu'il va presque aussi lentement qu'un char hippomobile.

Un chauffeur avait mis un quart d'heure à faire une course qui en temps de paix aurait pris cinq minutes; sans attendre l'observation, il dit au client :

— Ah ! monsieur, nous n'avons plus de voitures !
C'est la vérité. On ne possède pas le personnel indispensable pour faire les constantes réparations qu'exige le dur service de Paris ; à cet égard, on manque de pièces de rechange nécessaires : la voiture réparée, on est obligé de la mettre aux mains d'un chauffeur inexpérimenté qui a tout fait de la démolir à nouveau.

C'est la guerre !
Quel remède ? Aller à pied.
Mais si on ne peut pas marcher ou si l'on est pressé ?
Se consoler, en pensant que les magnifiques carrosses de Louis XIV, où l'on ne pouvait monter qu'en faisant ses preuves de noblesse, allaient encore beaucoup plus lentement, et qu'on y était encore beaucoup plus mal.

Et s'il est impossible de fermer une des fenêtres de l'auto qui vous cahote, se mettre soigneusement un mouchoir sur l'oreille.

Différence
Malgré le mouvement ininterrompu des voyageurs dans le Métro, il y a des dames employées au portage des tickets, soit aux stations, soit dans les voitures, qui trouvent moyen de travailler à un petit ouvrage.

Entre deux tournées d'emporte-pièce, elles saisissent une aiguille ou un crochet et elles font un point ou une maille.
Combien de temps leur faut-il pour arriver au bout : nul ne saurait le dire. Mais le certain est qu'elles y arrivent.

Or, on n'a jamais vu les employés du sexe fort faire quelque chose d'analogue.
Le jour où l'on repartirait de l'inégalité des sexes, il y a là un détail qui mériterait d'être signalé.

LE PONT DES ARTS
On annonce la très prochaine apparition de l'éclaircie du roman de M. René Bazin, qui a obtenu un grand succès dans la Revue des Deux-Mondes : la Closerie de Champolent.

Plus le temps s'écoule, plus se dégage des nuages de l'anecdote la grande figure classique de Mistral, le seul poète épique des temps modernes. Un pieux biographe, M. José Vincent, met la dernière main à un véritable monument consacré à ce grand homme modeste. Il y avait sur Mistral beaucoup d'études, mais pas un livre complet examinant toutes les activités de sa vie.

LE VAILLEUR.

Réjane. — Le succès triomphal de *Within the law* s'accroît de plus en plus. Tous les soirs, un public choisi et nombreux s'amuse follement à l'intrigue et aux péripéties de cette belle pièce superbement interprétée par Vera Sergine, Parysis, G. Raulin et Clermont. Demain, dimanche, matinée et soirée.

APOLLO
TOUS LES SOIRS à 8 h. 15
L'HOMME A LA CLEF
PIECE POLICIERE A GRAND SPECTACLE
MATINEE : JEUDI, DIMANCHE ET FETES
répéta. Centr. 72-21.
FAUTEUILS : 1.50, 2, 3 et 4 FRANCS

Allez tous à...
BA-TA-CLAN
applaudir le féérique spectacle
CARMINETTA
présenté par M^{me} B. RASINI
DEMAIN MATINEE ET SOIREE

NOUVEAU-CIRQUE
251, r. Saint-Honoré. — Métro : Opéra, Concorde, Madeleine
Aujourd'hui, matinée et soirée
NOUVEAUX DÉBUTS

Cet après-midi :
Odéon, 2 h. *Mon ami Teddy*.
Porte-Saint-Martin, 2 h. 30, *Montmartre*.
Nouvel-Ambigu, 2 h., *le Système D*.
Edouard-VII, 4 h., *sièxe séance musicale*.
Gaumartin, 2 h. 45, *Come along*.
Trianon, 2 h., *Voiture versée*, Maison à vendre.
Ce soir :
Comédie-Française, 7 h. 45, *L'autre danger*.
Opéra-Comique, 7 h. 45, *Mireille*.
Odéon, 8 h. 15, *la Souris*.
Gaité-Lyrique, 8 h. 15, *Rip*.
Vauville, 8 h. 30, *la Reine*.
Variétés, 8 h. 45, *Potomac et Perlmutter*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Trianon, 8 h., *Véronique*.
Châtelet, 8 h., *le Tour du Monde en 80 jours*.
Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *les Nouveaux riches*.
Th. Réjane, 8 h., *A l'abri des lois*, Gros succès.
Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Athénée, 8 h. 30, *les Dieux de l'amour*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *l'illusionniste*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *le Système D*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*.
Cluny, 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.
Déjazet, 8 h., *les Femmes à la caserne*.
Edouard-VII, 8 h. 45, *le Feu du voisin*.
Femina, 8 h. 30, *Gobette of Paris*, Loc. Wag. 29-78.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.
Capucines (T. Gul. 56-40), 8 h. 30, *A part ça, la Grande Jeu, le Prologue*.
Michel, 8 h. 30, *Plu ça change*.
Apollo, 8 h. 15, *L'homme à la clef*.
Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.
Gaumartin, 8 h. 30, *Come Along* ! (revue franco-américaine).

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère, 8 h. 30, *la Revue*.
Olympia, 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*.
Ba-Ta-Clan, tous les soirs, *Carminetta*, opéra à 80 spect. Anne Dancrey, F. Frey, Loc. Roq. 30-12.
Nouvel-Cirque, tous les soirs, saut d'ind. Matinée mercredi, jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 8 h. 15, *le Ravin sans fond*, Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 3 à 5 h. Tél. Marcadet 16-73.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le Coaltar Saponiné Le Beuf
est un produit de premier choix.
Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.
DANS LES PHARMACIES

L'HOMÉOPATHIE FAIT DES CURES MERVEILLEUSES !
Le docteur Spécialiste, 57, Bd des Batignolles, reçoit
Lundi, Mercredi, Vendredi, 2^e à 4^e et sur rendez-vous. WM 4-12

Il n'est jamais trop tard pour bien faire.
Une de nos gloires médicales a dit : Mieux vaut prévenir que guérir. Et c'est ainsi qu'obéissant à ce principe, on voit nos médecins s'attacher non seulement à combattre la maladie pour laquelle ils sont appelés, mais encore à éliminer toute chance de complication.

Donc, lorsque l'on s'agit de votre santé, ne vous fiez pas au fameux proverbe : Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Mais croyez qu'il est d'une élémentaire prudence de penser que l'espèce humaine n'est jamais trop tôt pour bien faire. N'attendez pas que la maladie vous oblige à vous soigner en vous ôtant la force de vaquer à vos affaires. Soignez-vous avant d'être malade et pour ne pas être malade.

Dès que vous vous trouvez fatigué, affaibli, surmené, dès que vous sentez vos forces s'épuiser, votre énergie vous abandonner, la lassitude vous gagner, rappelez-vous que vous êtes le champ tout préparé où peut s'implanter pour longtemps la maladie qui passe. Et souvenez-vous que « Vincarnis » tonique, apéritif, fortifiant et reconstruisant, saura dissiper ces malaises passagers qui sont souvent le prélude de cruelles souffrances.

Il n'est jamais trop tôt pour se mettre au « Vincarnis ». Si vous êtes bien portant, il décuplera votre énergie; si vous êtes mal portant, il décuplera votre résistance. C'est pourquoi plus de 10.000 médecins le recommandent.

« Vincarnis », prêt à vous rendre service, se tient à votre disposition dans toutes les pharmacies.

Le Charbon
Vous l'écarterez en vous servant dans vos grilles, cuisinières, etc., de l'Appareil B^{re} « SEVOS ». Un essai officiel des Arts et Métiers constate une économie de plus de 47 %. Prix moyen 10 fr. — En Vente partout. 25, Bd Poissonnière ou 16, rue Pizalle. Tél. : Trud 57-25.

BOULEGODE FRANÇAIS, mâle, très beau, à vendre : Balloud, 3, rue Chaligny (16^e).

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Demandez à M. SIEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N^o 27. GRATUITS.

Livraison en 24 heures, Paris
VINS H. SAVIGNON, PARIS-BERCY FUTS